

Quand on se donne au théâtre on ne choisit pas une voie facile

Joël Beddows

Numéro 83, septembre 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41975ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beddows, J. (1995). Quand on se donne au théâtre on ne choisit pas une voie facile. *Liaison*, (83), 12–13.

Quand on se donne au théâtre on ne choisit pas une voie facile

par JOËL BEDDOWS

Du 17 au 21 mai dernier, au moment où les productions théâtrales et les lectures publiques des *15 jours de la dramaturgie des régions* brûlaient les planches du Centre national des Arts, au delà de soixante-quinze membres de l'Association nationale des théâtres francophones hors Québec (ANTFHQ)¹ se réunissaient pour prendre le pouls de leur situation politique, artistique et sociale. Ainsi, à leur assemblée générale s'est ajoutée une série de tables rondes et de discussions, événement exceptionnel baptisé *Les Rendez-vous de l'ANTFHQ*.

Quand on considère le nombre de défis qui rallient les membres de cet organisme à l'heure actuelle — malgré les grandes distances qui les séparent —, une telle rencontre était inévitable. Comme l'expliquait René Cormier, président du comité organisateur des *Rendez-vous* lors d'une conférence de presse à Ottawa : «Devant la montée des obstacles que dressent les coupures gouvernementales, l'attitude comptable des organismes subventionneurs, la volatilité du public, il nous faut prendre du recul, examiner à froid les conditions présentes et déterminer nous-mêmes les voies de notre avenir».

Selon M. Cormier, les compagnies membres vivent un grand nombre d'obstacles communs tout en se distinguant par différentes réalités culturelles et sociales au sein desquelles elles doivent travailler. Ces réalités influencent énormément les choix et les voies artistiques des compagnies provenant de diverses régions du Canada français.

À titre d'exemple, lors de l'échange ayant pour thème *Enjeux de la direction artistique en région*, la directrice artistique du Théâtre du Trillium, a parlé de l'importance que joue la spécificité régionale dans le fonctionnement d'une compagnie. Selon Claire Faubert, «chaque communauté est différente et, ainsi, ses goûts sont différents. Jusqu'à un certain point, chaque théâtre qui œuvre en région doit respecter les sensibilités de son public». Afin d'éclaircir son commentaire, M^{me} Faubert a cité l'exemple de *Cendres de cailloux* de Daniel Danis, originaire du Saguenay-Lac-Saint-Jean — pièce qui

a été montée quatre fois par des compagnies de différentes régions en l'espace de deux ans. Comment expliquer ce phénomène sinon par le désir de chaque communauté de voir sa propre lecture d'un texte, lecture reflétant ses propres sensibilités ?² Et, peut-être aussi le désir — on peut même parler du droit — de voir ses propres vedettes...

Plus tard, il sera question de liberté artistique et Guylaine Normandin, directrice artistique de l'Unithéâtre d'Edmonton, semble

appuyer les propos tenus par Claire Faubert. «Les troupes en région doivent souvent travailler dans des conditions spécifiques à leur communauté, et parfois même créées par celle-ci». Sa compagnie en est un parfait exemple puisqu'elle est le fruit de la fusion du Théâtre français d'Edmonton et du Théâtre Popicos. Cette fusion a été provoquée en 1992 en partie par des pressions de la part de la communauté franco-albertaine d'Edmonton. La nouvelle troupe s'est donc retrouvée héritière des mandats artistiques de ses deux ancêtres. M^{me} Normandin a alors posé la question : «En étant obligé d'être tellement de choses pour tellement de gens, est-ce possible d'aller jusqu'au bout d'une démarche artistique ?»

Voilà une situation typique à plusieurs membres de l'ANTFHQ qui doivent démontrer une grande polyvalence artistique en

vue de satisfaire tous les besoins de leur communauté. De plus, les compagnies sont souvent appelées «notamment à faire du théâtre et non seulement du théâtre» de l'avis des panélistes de la table ronde intitulée *Le développement des compagnies, est-il à la mesure de leurs moyens ?* Cette réalité semble être particulièrement présente en situation minoritaire où les compagnies professionnelles sont seules à faire du théâtre : la communauté s'attend à ce qu'elles assument les responsabilités de toute activité parallèle. En plus de pratiquer leur art, soit de monter des oeuvres théâtrales de qualité, ces artistes ont-ils encore le temps et l'énergie pour s'occuper d'autres projets ? Par exemple, est-ce leur responsabilité d'assumer l'animation



RENÉ CORMIER : IL NOUS FAUT EXAMINER À FROID LES CONDITIONS PRÉSENTES ET DÉTERMINER NOUS-MÊMES LES VOIES DE NOTRE AVENIR. Photo : Jules Villemaire

théâtrale auprès de la communauté? Il ne semble pas y avoir eu de réponse claire à cette question, mais tous étaient d'accord pour dire qu'il n'est pas nécessaire de devenir des *martyrs du théâtre*.

Quant aux aspects pratiques et logistiques, les praticiens et praticiennes en région fonctionnent autrement que ceux et celles d'une métropole par simple nécessité. Ainsi, pendant un échange sur le théâtre pour enfants, plusieurs ont décrit des défis propres à eux et à leur réalité démographique. Irène Mahé du Théâtre du Grand Cercle, troupe pour enfants affiliée au Cercle Molière de Saint-Boniface, a parlé des problèmes que leur pose la tournée. Sa compagnie couvre un territoire dont les frontières débutent parfois à Thunder Bay, montent jusqu'au nord du Manitoba et terminent à Vancouver. Elle affirme : «...quand ta pièce est une — sinon la seule — activité de langue française pour ces écoles et ces jeunes, il faut y aller ! Malheureusement, ce sont de longs voyages». Sans toutefois être pessimiste, M^{me} Mahé a aussi parlé d'un circuit interprovincial de tournée que sa troupe espère développer en collaboration avec les autres compagnies francophones des quatre provinces de l'Ouest.

Comme le Théâtre du Grand Cercle, le Théâtre du Nouvel-Ontario est souvent obligé de voyager pour retrouver son public. «En effet, on doit aller voir nos publics et non l'inverse», confie sa directrice artistique, Sylvie Dufour. Pourquoi ? Entre autres, pour la reconnaissance du produit artistique par les collègues et les critiques, si importante pour les bailleurs de fonds ! De toute évidence, une troupe comme le TNO, située à Sudbury, doit se déplacer beaucoup plus loin pour trouver un public que les compagnies qui travaillent dans de plus gros centres. «Cette différence se traduit financièrement, les coûts sont souvent beaucoup plus élevés quand on oeuvre en région. En fin de compte, cela nécessite une toute autre perception des situations».

«Mais cette condition ne devient-elle pas une richesse ? » a demandé un participant après l'intervention de M^{me} Dufour. C'est-à-dire, cette situation pousse-t-elle les artistes à travailler de façon plus ardue auprès de leur communauté ? M^{me} Dufour de répondre : «Oui et non ! Oui, richesse, dans le sens où ça te pousse à aller jusqu'au bout des choses : il faut briser l'isolement, devenir pro-actif et rassembler les gens. Mais n'oublions jamais qu'en tant que membre d'une minorité, on ne peut rien prendre pour acquis au niveau politique, voire à tous les niveaux. De plus, on ne peut

pas être anonyme, tout le monde se connaît, et par conséquent, on devient porteur de flambeau».

De toute évidence, partir en tournée avec une pièce de théâtre coûte cher tout comme créer en région signifie assumer des dépenses plus élevées qu'en métropole. Alors, que peuvent faire les compagnies en région quand les principaux organismes de subvention tel le Conseil des Arts du Canada sont en période de contraintes budgétaires ? Voilà la plus piquante question de ce colloque et le sujet de la dernière conférence : *Le Financement des arts et la situation des théâtres francophones hors Québec*. Malheureusement, seule Susan Annis de la Coalition canadienne des arts a pu proposer aux participants et participantes quelques solutions à leurs problèmes de financement, à savoir les subventions pour des projets à court terme, la création de liens entre les secteurs privés et publics, des ministères qui n'ont pas pu *traditionnellement* venir en aide aux organismes de théâtre (Industrie et Affaires étrangères, par exemple) par le biais de programmes exceptionnels. Certes, il y avait

de bonnes nouvelles, mais des situations alarmantes sont aussi remontées à la surface. Denis Rouleau du Théâtre du Jour de Saskatoon, a parlé vivement des difficultés administratives occasionnées pas l'entente entre la Saskatchewan et Patrimoine Canada et, spécifiquement, des tables de concertation qui créent des divisions au sein de la communauté fransaskoise puisqu'il n'existe qu'un montant fixe à être divisé parmi les membres.

Bien que *Les Rendez-vous* étaient surtout un lieu pour échanger des idées — sans aucune recherche de consensus — les membres de l'ANTFHQ partagent un optimisme qui les incite à ne pas se complaire dans leurs difficultés. Comme l'a dit Sylvie Dufour, «rien ni personne se donnant au théâtre n'a choisi une voie facile. La meilleure façon de réussir est de reconnaître les problèmes, mais surtout, de foncer. Les petites victoires, il y en a tous les jours et à la longue, les résultats en valent la peine !»

1. L'ANTFHQ est un organisme de regroupement qui lie douze compagnies de théâtre, dont six franco-ontariennes, œuvrant de Vancouver à Moncton. Dès sa création en 1984, l'organisme s'est donné comme mandats de faciliter les échanges entre les compagnies membres et

les artistes qui s'y rattachent, de défendre leurs intérêts politiques et sociaux et de promouvoir leurs projets artistiques.

2. Il va de soi qu'un texte tel *Cendres de cailloux*, de par sa grande qualité, incite à plusieurs lectures, voire à plusieurs mises en scène.



CLAIRE FAUBERT : CHAQUE THÉÂTRE DOIT RESPECTER LES SENSIBILITÉS DE SON PUBLIC. Photo : Mario St-Jean



SYLVIE DUFOUR : RÉUSSIR EN RECONNAISSANT LES PROBLÈMES ET EN FONÇANT. Photo : Rachelle Bergeron